

Un mythe SHANGRI-LA devenu réalité

C'est le paradis décrit dans un roman célèbre, *les Horizons perdus*. Il n'existait pas, jusqu'à ce que Pékin décide de donner vie à cette utopie en faisant d'une bourgade du nord du Yunnan la vitrine toc d'un Tibet apaisé... Depuis, touristes et investisseurs affluent.

PAR CONSTANTIN DE SLIZEWICZ (TEXTE) ET THOMAS GOISQUE (PHOTOS)

A l'approche de Shangri-La, ville chinoise du Tibet historique, le spectacle du monastère de Songzanlin stupéfie les visiteurs. En réalité, c'est une copie de l'original, fondé en 1679, mais détruit en 1956 par le régime de Mao.



Avec ses maisons en bois, la vieille ville est un Tibetland... flambant neuf

Dans le quartier historique de Shangri-La, ravagé en 2014 par un incendie, 80 % des bâtiments anciens ont été rebâti. La plupart abritent restaurants et boutiques vendant les mêmes objets «tibétains». Une ambiance qui a fasciné douze millions de visiteurs en 2016.

Inviolée, cette montagne sacrée contribue à entretenir la légende

Son ascension a coûté la vie en 1991 à dix-neuf alpinistes. Personne n'a jamais pu atteindre le sommet du Kawagarbo (6 740m), l'une des douze cimes sacrées du bouddhisme tibétain, qui domine Shangri-La. A ses pieds, coulent les cours supérieurs des grands fleuves Yangzi, Mékong et Salouen.



Dans cette cité, ancienne étape de la route du thé, on a gardé le culte du cheval

Un festival de courses équestres a lieu tous les ans en mai à Shangri-La. Sur la place principale, dominée par un immense moulin à prières (en jaune), on organise aussi à cette occasion des concerts pop.

Compétition au stade municipal. Jusqu'à dans les années 1950, faute de route bitumée, ces chevaux tibétains étaient le principal moyen de locomotion. Réputés en Chine pour leur robustesse, ils étaient jadis échangés contre du thé arrivé du Sichuan.





Avec son petit Potala aux 700 moines, la ville se donne des airs de Lhassa

Devant le Songzanlin, plus grande lamaserie du Yunnan, un jeune couple chinois pose en costume tibétain. Aux portes de la région autonome du Tibet, Shangri-La a tiré parti de son nouveau nom pour s'imposer comme une alternative touristique à Lhassa, la légendaire capitale du toit du monde.

Les dieux sont vaincus ! «So so lha gyalo !» hurlent les muletiers tibétains dans l'air raréfié, à la clarté soyeuse, du parc naturel du Yading, dans la province du Sichuan, à l'est du toit du monde. L'équipage vient de franchir un nouveau col à plus de 4 000 mètres d'altitude et un panorama hypnotisant surgit : élancée comme une dent de requin, la pyramide étincelante du Jampelyang, montagne déesse culminant à 5 958 mètres, n'est pas sans rappeler le Karakal, «la plus belle montagne du monde» décrite en 1933 dans *les Horizons perdus*, best-seller de l'Anglais James Hilton. Montagnes sacrées, invincibles et inconnues, royaumes cachés dirigés par des Amazones ou des rois demi-dieux, vallées sauvages et lointaines des fleuves Mékong et Salouen perlées de missions catholiques... la région imaginaire au cœur de l'Himalaya que James Hilton appelait Shangri-La, et dont il raconte qu'elle fut découverte par quatre voyageurs à la suite du crash de leur avion, lui fut inspirée par une série de reportages publiés à cette époque dans *National Geographic* par le botaniste austro-américain Joseph Rock, qui vécut presque trente ans dans les environs [voir notre encadré]. Dans son roman, James Hilton mettait en garde le lecteur : «Les cartes, vous pouvez toutes les consulter, mais je puis peut-être vous éviter la peine de chercher. Vous ne trouverez Shangri-La sur aucune.»

La municipalité multiplie les chantiers. On bâtit actuellement un opéra et un stupa qui sera le plus grand du Tibet.



Aucune... jusqu'en 2001. Cette année-là, Zhongdian (en mandarin) ou Gyalthang (en tibétain), «la Plaine royale», une obscure bourgade de la province du Yunnan, elle aussi située aux portes de la région autonome du Tibet (RAT) et à une longue journée en voiture de la réserve naturelle de Yading,

Soudain, en 2001, le site imaginaire est apparu sur la carte

fut officiellement rebaptisée Shangri-La. Jusqu'alors connue pour n'être qu'une étape sur la route du thé, poste contrôlé depuis la dynastie Yuan par l'Empire chinois avant l'aventureux et mystérieux Royaume tibétain [voir notre encadré], Zhongdian/Shangri-La a été rénovée à coups de subventions gouvernementales et parée de bâtiments néotibétains. Puis elle a gravi les échelons chez des tour-opérateurs chinois vendant un nouvel horizon à leur clientèle : le Tibet historique. Succès fulgurant. Réputée entre autres pour son monastère de Songzanlin, dit le «petit Potala», où vivent environ 700 moines, cette Shangri-La et ses 175 000 habitants ont stupéfait plus de douze millions de visiteurs en 2016. Sonnés par le panorama, saisis par les 3 200 mètres d'altitude, les voyageurs oublient un paradoxe : incarnation du paradis sur terre, Shangri-La, mythe devenu cité, va à l'encontre de l'idéologie officielle chinoise, qui nie l'existence de l'au-delà ! Mais les autorités chinoises n'ont pas hésité à oublier un peu le dogme, afin de faire de Zhongdian la digne incarnation du mythe... et la vitrine politiquement correcte d'un Tibet historique apaisé et harmonieux.

Loin du ressentiment populaire et de la surveillance policière qui continuent à régner dans la région autonome du Tibet, Shangri-La a été pensée par Pékin comme un modèle à suivre. Là, ne cesse de répéter le régime, on vit au rythme du développement «gagnant-gagnant». Et les devises, comme les touristes, affluent.

Dans les Horizons perdus, un grand prêtre lama promet la vie éternelle...

Dans le roman de James Hilton, la lamaserie de Shangri-La, perchée face au Karakal, est gouvernée par un ancien jésuite, le père Perrault, qui a créé une religion, syncrétisme du bouddhisme et du catholicisme. On entend dans la vallée aussi bien le *Te Deum laudamus* que le *Om Mani Padme Hum*. A ceux qui acceptent de suivre les initiations du grand prêtre lama «sont promis le calme et la profondeur, la maturité, la sagesse, le clair enchantement du souvenir... et la vie éternelle !» Et dans la Shangri-La *made in China* aussi, on mise sur l'éternité. La nouvelle cité est envahie de chantiers lancés en prévision du 13 septembre 2017, les soixante ans de la création de la préfecture autonome tibétaine de Diqing, où elle est située. A cette occasion, Pékin a investi plusieurs centaines de millions d'euros afin de remettre en état ses canalisations et avenues, rafraîchir les couleurs tibétaines ●●●



Le développement de Shangri-La, passée de 15 000 habitants lorsqu'elle s'appelait encore Zhongdian, à 175 000 aujourd'hui, est aussi assuré par des enfants de la diaspora tibétaine rentrés au pays. Songtsen Gyalzur (1), né en Suisse, a lancé la Shangri-La Beer, qui s'exporte désormais. Cai Rang (2) a créé une école de musique traditionnelle. Dakpa Kelden (3, à gauche) est devenu hôtelier et a aussi ouvert un atelier qui forme à l'art des *thangka*, les peintures religieuses tibétaines.

Pour la classe moyenne chinoise, s'offrir un séjour sur ce toit du monde est devenu un rêve

●●● des façades, mais aussi construire un opéra ainsi qu'un stupa à l'entrée de la ville qui sera, évidemment, le plus grand de la zone tibétaine : 108 mètres de haut ! Les travaux de construction d'une autoroute et d'une ligne de chemin de fer qui reliera Shangri-La à Kunming, la capitale du Yunnan, distante de 630 kilomètres, sont aussi lancés et devraient être achevés vers la fin 2020.

On est bien loin de l'ambiance qui régnait ici il y a encore une vingtaine d'années. Zhongdian était alors une bourgade vivant de l'agriculture, de l'élevage et de la sylviculture. Une rue seulement la traversait : l'avenue de la Longue-Marche, où les rares boutiques vendaient de la quincaillerie, des vêtements et des produits ménagers. A l'extérieur des échoppes se trouvait parfois encore une barrière pour attacher les chevaux, principal moyen de transport jusqu'à ce que la première route en bitume soit tracée dans les années 1950. Ben Hillman, spécialiste australien du développement des zones rurales tibétaines, a assisté à la réincarnation de Zhongdian en Shangri-La. «Après les crues meurtrières du fleuve Yangzi, en 1998, le gouvernement central a mis un coup d'arrêt brutal à l'exploitation forestière [les arbres ralentissaient le déferlement de l'eau provoqué par les fortes pluies], explique-t-il. Cette décision a eu immédiatement des conséquences négatives sur les finances du gouvernement local. En réaction, un groupe de

responsables du district, préparant l'avenir, s'est lancé dans une nouvelle stratégie de développement axée sur le tourisme.» Le moment ne pouvait être mieux choisi : deux ans auparavant, la Chine avait adopté les trois «semaines d'or» – trois fois trois jours fériés en février, en mai et en octobre. Et, déjà, le Tibet commençait à fasciner la nouvelle classe moyenne chinoise capable de s'offrir un séjour sur le toit du monde. En 2001, les autorités de Pékin octroyèrent des subventions et créèrent un fonds de développement pour Zhongdian. Elles autorisèrent aussi son changement de nom, suggéré par le congrès de la préfecture de Diqing : Shangri-La venait d'apparaître sur la carte.

À L'ORIGINE DE LA LÉGENDE, UN EXPLORATEUR AUTODIDACTE

L'auteur des *Horizons perdus*, publié en 1933, ne se rendit jamais au Tibet. Le royaume imaginaire de Shangri-La, qui fascina autant l'Amérique de Roosevelt que l'Allemagne d'Hitler, fut inspiré à James Hilton par des reportages publiés à la fin des années 1920 dans *National Geographic* par l'explorateur austro-américain Joseph F. Rock (photo). Autodidacte devenu entre autres linguiste et botaniste réputé – il a découvert plusieurs variétés de rhododendrons –, Rock sillonna

l'Asie du Sud avant de débarquer, en 1922, à Kunming, la capitale du Yunnan. C'est là qu'il entendit parler d'une montagne plus élevée que l'Everest et d'une redoutable tribu dirigée par une reine interdisant l'accès à son territoire. Tout en menant une vie d'aventures sur le toit du monde, Rock chercha cette région perdue jusqu'à son départ forcé du Tibet en 1949, année de la prise du pouvoir chinois par les communistes. Il termina sa vie à Hawaii où un herbarium porte son nom.



Durant les vacances du premier mai, le long des ruelles pavées de Dukezong – la vieille ville –, on croise désormais des touristes qui flânent dans les boutiques tenues par des Chinois han montés des provinces du Fujian ou du Sichuan. On trouve aussi divers commerces et hôtels dirigés par des entrepreneurs tibétains rentrés au pays après une vie passée en Inde : depuis l'insurrection de Lhassa de 1959, 100 000 Tibétains s'y étaient exilés à la suite du dalaï-lama. Cette politique d'ouverture du gouvernement chinois à l'égard de la diaspora tibétaine a certes ralenti suite aux troubles survenus en 2008 dans la RAT. Pour autant, certains ont su en profiter. C'est le cas de Nom Nom, 31 ans. Guide pour différentes agences de voyage et hôtels internationaux, Nom Nom a vécu dix ans en Inde et aux Etats-Unis avant de décider de revenir sur la terre de ses ancêtres. Aujourd'hui, il a bâti sa propre guest-house, The Birch, où il accueille des touristes, chinois pour la plupart. En cette après-midi de juin, il est venu se défouler dans une salle de musculation au dernier étage d'un immeuble qui domine les bâtiments à l'architecture néotibétaine de la nouvelle ville. «En Inde, même si nous pouvions pratiquer librement notre religion, la vie était rude et sans possibilités pour des jeunes comme moi, raconte-t-il. Je pense que, pour l'avenir du Tibet, c'est bien qu'on revienne, et qu'on cherche une solution pacifique.»

Cette idée de paix sociale obtenue grâce au développement économique est aussi soutenue par

Songtsen Gyalzur, plus connu sous le nom de Sonny, né en Suisse de parents tibétains exilés. A la fin des années 1990, sa mère, Tendol, monta les premiers orphelinats au Tibet. En 2005, elle incita son fils, qui avait réussi dans l'immobilier en Suisse, à venir vivre sur la terre de ses aïeux. Quatre ans plus tard, avec son cousin et d'autres partenaires suisses, Sonny créait Shangri-La Beer. Une marque de bières à base d'orge locale fabriquées par des Tibétains dans une brasserie qui a coûté vingt millions de dollars. L'entreprise propose aujourd'hui six gammes différentes, dont la Black Yak, qui a reçu en 2016 une médaille de bronze lors de l'European Beer Star en Allemagne.

«La seule loi universelle qui ne soit pas soumise au changement est que tout change», dit Bouddha

Pékin n'a pas seulement investi pour faire de Shangri-La une nouvelle étoile sur la carte d'un tourisme en plein essor au Tibet. Elle a aussi su profiter des circonstances et du pragmatisme de sa minorité tibétaine. Dans la nuit du 10 au 11 janvier 2014, l'enfer a soudain remplacé le paradis : un terrible incendie a ravagé Dukezong, la vieille ville. En moins de dix heures, 340 maisons ont brûlé, réduisant en cendres le patrimoine historique et culturel. Dakpa Kelden ne l'oubliera jamais. Trois jours après le sinistre, dans les ruines toujours fumantes de son restaurant, il a décidé de résister et de rester. Pour «veiller au développement de la ville de mes ancêtres», explique-t-il. ●●●

Signe de l'aura grandissante de Shangri-La, ces vignobles, plantés à quatre heures de route de la ville. Dominant une courbe du cours supérieur du Mékong, le domaine Ao Yun produit un cabernet sauvignon prisé par les touristes.



TT News Agency / SV / Age-images

DES SENTIERS POUR UN EMPIRE



A partir de la dynastie des Tang (VII^e siècle), Zhongdian fut une étape pour les caravanes serpentant sur la «route du thé et des chevaux». A travers forêts épaisses, gorges encaissées et cols d'altitude, cet entrelacs de sentiers périlleux, 3 000 km au total, reliait en particulier les plantations du sud du Yunnan au Tibet central et à Lhassa, la capitale du royaume. Transportées à cheval, mulet, yak ou à dos d'homme, briques et galettes de thé, dont le célèbre pu'er, un thé noir réputé pour sa facilité de compactage et sa conservation, étaient troquées contre des fourrures et produits médicinaux mais aussi des chevaux de combat des hauts plateaux. Ces échanges, qui atteignirent leur apogée sous le règne finissant des Ming (XVII^e siècle), se poursuivirent jusqu'à la fin de l'Empire, début 1900.

●●● Bouddha, dont il suit les préceptes, a dit : «La seule loi de l'univers qui ne soit pas soumise au changement est que tout change, tout est impermanent.» Le père de Dakpa, Renchen Phuntsok, originaire de Zhongdian (future Shangri-La), traversa l'Himalaya pour fuir en Inde à l'époque du Grand Bond en avant (1958-1960), la politique édictée par Mao Zedong pour stimuler le collectivisme et qui engendra une famine qui tua plus de vingt millions de personnes. Laisant sur place son premier enfant, une fille, il donna naissance dans son pays d'accueil à l'élégant Dakpa, qui fut d'abord enfant moine entre 9 et 16 ans. «Mais comme j'aimais les films, la mode, la musique, j'ai préféré quitter l'habit religieux», poursuit-il.

Le haut-parleur d'un temple assène l'obligation d'acheter de l'encens avant d'aller prier

En 1987, Dakpa apprit que sa sœur vivait toujours en Chine. Profitant d'une période d'ouverture et de réformes économiques lancées par Deng Xiaoping, alors au pouvoir, il partit pour Zhongdian : «J'étais un des premiers Tibétains en exil à revenir, raconte-t-il. Le gouvernement nous a bien reçus, nous offrant la possibilité d'apprendre le chinois. J'ai aussi obtenu un poste au département des Affaires extérieures et des Religions.» En 1995, lors des réformes d'Etat permettant aux fonctionnaires de se lancer dans le secteur privé, Dakpa décida de se tourner vers le tourisme. Il suivit des formations au Népal, en Autriche et aux Etats-Unis financées par des aides étrangères et ses fonds propres. Après avoir travaillé pour différents hôtels de Shangri-La, Dakpa monta en 2003 avec des amis tibétains l'agence Khampa Caravan, ainsi que son restaurant, Arro Khampa, qui a donné ensuite son nom à l'un des plus prestigieux hôtels de la vieille ville. Voyant les bouleversements culturels engendrés au Tibet pendant les années 2000, Dakpa a aussi fondé récemment, avec un religieux, la Tibetan Thangka Academy. «Son but est de préserver et d'enseigner aux Tibétains, mais aussi aux étrangers, le savoir, les techniques et les matériaux utilisés pour réaliser les *thangka*, les peintures religieuses tibétaines», dit-il.

Aujourd'hui, le chantier de reconstruction du quartier historique de Dukezong est terminé. Mais 80 % des bâtiments détruits ont été rebâti au plus rapide et à moindre coût, dénaturant le caractère de la vieille ville et la transformant, disent les esprits chagrins, en une sorte de Tibetland, à l'image de la ville voisine, Lijiang. Les maisons qui ont poussé sont pour la plupart occupées par des migrants chinois venus de l'est du pays. La plupart d'entre elles abritent un restaurant ou une boutique vendant la même quincaillerie : tam-tams tibétains, peignes en corne de buffle et écharpes aux couleurs criardes. Comme le Barkhor, à ●●●



La région a même ses vignes : trente hectares de cabernet sauvignon

Depuis cette colline plantée de panneaux solaires et de drapeaux à prières, on embrasse la nouvelle Shangri-La. En 2020, autoroute et chemin de fer relieront ce lieu créé de toutes pièces à la capitale du Yunnan.

●●● Lhasa, le cœur historique de Shangri-La a succombé à l'authentique en toc. Un étrange bâtiment doré ressemblant à un château d'eau domine le quartier : le plus grand moulin à prières du monde, haut de vingt et un mètres. Des forçats du loisir essayent de faire tourner ses soixante tonnes en hurlant des jurons. Juste à côté, le haut-parleur d'un temple gardé par un moine désabusé assène l'obligation d'acheter de l'encens avant d'aller prier. Même ambiance dans la vieille ville, au monastère de Songzanlin. Détruit en 1956 par les tirs de mortier communistes, il est en rénovation depuis 1997. Durant la journée, moyennant l'équivalent de vingt-cinq euros le ticket d'entrée, des touristes chinois armés de perches à selfies patrouillent le lieu saint, cherchant à se convaincre qu'ils en ont vraiment eu pour leur argent. Dans ce paradis perdu, inventé puis reconstitué pour le bonheur des opérateurs touristiques chinois, on ne peut s'empêcher de penser à cette phrase du sociologue Rodolphe Christin, auteur de *l'Usure du monde : critique de la déraison touristique* (éd. l'Echappée, 2014) : «Le tourisme est mondophage, il tue ce qui le fait vivre, il tue le monde qu'il déclare aimer.»

Malgré tout, Shangri-La continue à conserver des moments d'authenticité. Tel ce festival équestre annuel, où des cavaliers arrivant d'un peu partout

au Yunnan et des villages environnants se réunissent pour cinq jours de compétition dans le grand stade municipal de la ville. Sauf que, cette année, il pleut : les gradins sont à moitié vides. Qui plus est, il y a concurrence. La jeunesse locale a préféré aller suivre, à l'extérieur de la ville, la première course internationale de motocross, les «chevaux motorisés», comme disent les Tibétains.

Parmi les soixante concurrents venus d'Asie, un participant détonne, au guidon de sa Yamaha. C'est un Français de 42 ans, résidant à Shangri-La. Originaire de Bordeaux, Maxence Dulou est le directeur du domaine viticole Ao Yun, «Voler au-dessus des nuages», une exploitation située à quatre heures de voiture au nord de Shangri-La, sur les rives escarpées du Mékong. Là, Moët Hennessy (branche vins et spiritueux du groupe français LVMH) a trouvé l'emplacement idoine pour cultiver son cabernet sauvignon. Vinifiés de façon artisanale et naturelle, les raisins d'Ao Yun sont récoltés manuellement, sur des petites parcelles, par les Tibétains des hameaux environnants. «Nos trente hectares se répartissent sur quatre petits villages situés entre 2 200 et 2 600 mètres d'altitude», détaille Maxence en désignant avec fierté sa marqueterie de vignobles. Ce surprenant domaine des contreforts de l'Himalaya se déploie sous l'ombre majestueuse du Kawagarbo, une montagne de 6 740 mètres d'altitude qui marque la frontière entre la province du Yunnan et celle de la RAT. Aucun homme n'a jamais pu atteindre son sommet. En 1991, dix-neuf personnes, dont onze alpinistes japonais, ont tenté l'impossible. Ils ont tous péri lors de l'ascension. Peut-être est-elle là-haut, finalement, la vraie Shangri-La... ■

Constantin de Slizewicz